

JE NE MEURS PAS

KIMBERLY JONES

AVEC TOI

GILLY SEGAL

CE SOIR



CE SOIR

GILLY SEGAL

AVEC TOI

KIMBERLY JONES

JE NE MEURS PAS

MILAN

**JE NE
MEURS PAS
AVEC TOI
CE SOIR**

Pour Drake.
K. J.

Pour Kate, qui sait pourquoi.
G. S.

Titre original : *I'm Not Dying with You Tonight*

Ouvrage originellement publié par Sourcebooks Fire, une marque de Sourcebooks (U.S.A).

© 2019 by Kimberly Jones and Gilly Segal

Pour l'édition française :

© Éditions Milan, 2020

1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection du droit d'auteur.

Loi 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Design de couverture : Golden Cosmos

Correction : Manon Le Gallo

Mise en pages : Petits Papiers

Dépôt légal : avril 2020

ISBN : 978-2-4080-0927-4

editionsmilan.com

KIMBERLY JONES
GILLY SEGAL

**JE NE
MEURS PAS
AVEC TOI
CE SOIR**

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR SARAH DALI


MILAN

« Nous n'avions pas compris que les émeutes avaient commencé... »

Bart Bartholomew, photographe du New York Times et seul journaliste professionnel présent dans le quartier South Central de Los Angeles quand les émeutes ont éclaté suite au verdict dans l'affaire Rodney King¹.

1. Lorsque, le 29 avril 1992, quatre policiers blancs accusés d'avoir passé à tabac un automobiliste noir, Rodney King, ont été acquittés par un jury composé en majorité de Blancs, des émeutes ont éclaté à Los Angeles. Elles ont duré six jours. (N.d.T.)

PREMIÈRE PARTIE

TROUBLES À L'ORDRE PUBLIC

CHAPITRE 1. LENA

// LYCÉE MCPHERSON

– C’est toi qui dois attendre Black, pas moi ! aboie LaShunda tandis que nous sortons du bâtiment.

Je n’espérais évidemment pas qu’elle attende avec moi, car je sais qu’elle a des choses à faire. Mais elle, elle sait aussi que j’ai horreur de me retrouver seule. Dans le fond, c’est juste parce qu’elle déteste Black. Depuis toujours.

– T’as peur de prendre racine, ou quoi ?

– Sérieux, j’ai l’impression d’entendre ton grand-père ! glousse LaShunda.

– Je vois pas de quoi tu parles.

Je rejette mes cheveux derrière mon épaule d’un geste faussement dédaigneux. Comme d’habitude, elle réussit à me faire sourire.

– Papi a toujours les meilleures répliques, j’ajoute.

Elle secoue la tête, puis baisse les yeux sur mes pieds.

– En tout cas, je vois que tu les as achetées.

Un grand sourire illumine mon visage, car LaShunda remarque toujours le moindre changement chez moi. Elle me

connaît par cœur et savait que ce commentaire détendrait l'atmosphère entre nous.

– Elles sont jolies, hein ?

– Elles sont pas jolies, meuf, elles sont d'enfer ! Si je pouvais rentrer dedans avec mon 40, je te les emprunterais direct.

– Il y a un modèle aussi canon, dispo en 40. Laisse-moi encaisser quelques chèques et je t'arrange le coup.

– Ça, c'est ma meilleure amie !

Nous éclatons de rire.

LaShunda habite chez sa grand-mère, Miss Ann. Cette dernière cumule trois emplois, dont un pour Uber. C'est donc LaShunda qui fait la lessive, la cuisine, et s'occupe de ses trois vauriens de cousins. Même si c'est une bosseuse, elle ne peut pas avoir un travail après les cours. C'est pour ça que j'aime bien faire des folies et lui acheter une paire de chaussures quand je peux. Ça me plaît d'être celle qui lui offre ces petits extras.

– Alors, on va à cette teuf, moitié match de foot moitié collecte de fonds ? demande-t-elle.

– Affirmatif ! Tu sais bien que les Dolls vont nous tuer si on les encourage pas à la mi-temps.

– N'en dis pas plus, réplique LaShunda avec un clin d'œil. Bon, NaNa, je dois bouger, sinon Mamie va me faire ma fête.

– D'accord, mais me lâche pas ce soir.

Ça ne me dérange pas qu'elle soit obligée de rentrer. Il y a des jours où on a juste envie d'être seule avec son copain, et aujourd'hui est l'un de ces jours pour moi. Il me manque. Ces derniers temps, il bosse si dur qu'on ne peut jamais se voir. Il sent toujours délicieusement bon et se met aussi de l'after-shave dans le cou, car il sait que j'aime bien poser ma tête sur son épaule et respirer son parfum. Oh, ce mec me

fait tourner la tête ! Je suis tellement plongée dans mes pensées que je ne remarque même pas que LaShunda s'est éloignée jusqu'à ce qu'elle me crie :

– À plus, ma puce !

– À plus, ma puce ! je lui réponds.

Elle déteste les « au revoir ». Ce sont les deux derniers mots que sa mère lui a adressés avant de mourir d'une overdose d'héroïne. Depuis, elle ne les a plus jamais prononcés.

Je songe à envoyer un texto à Black, mais ça risque de le saouler. Il me répète souvent que ce qui est sous-entendu n'a pas besoin d'être exprimé, donc je sais qu'il va arriver sans qu'il ait besoin de me prévenir. De fait, moins d'une minute plus tard, il se gare devant moi, le nouvel album de Kelechi à plein volume. Il a des goûts musicaux de dingue. Il ne supporte pas la trap et n'écoute que de vrais rappeurs, qui ne sont ni vulgaires ni sexistes.

– Quelqu'un a commandé un Uber ? lance-t-il avec un sourire, penché par la fenêtre côté passager.

– Oui, moi. J'ai sélectionné l'option « conducteur mignon », alors je m'attendais pas à « beau ». C'est le même tarif ?

– D'habitude, le chauffeur Black est un peu plus cher, mais il fait une remise aux belles clientes.

Nous rions, puis je monte dans sa voiture. Je me penche pour le serrer dans mes bras, il sent aussi bon que je l'espérais. Je n'ai plus envie de le lâcher. Je lève la tête pour qu'il m'embrasse et me fonde en lui. Au moment où il presse ses douces lèvres contre les miennes, j'ai l'impression que les rayons du soleil me réchauffent la peau.

Je me dégage doucement et annonce :

– Il faut que je rentre chez moi me faire belle pour le match de foot de ce soir.

– Le match ? s'étonne-t-il en redémarrant. Depuis quand tu vas à ce genre de truc ?

– Mes copines dansent à la mi-temps et je suis une bonne amie, crétin ! je réponds avec un petit coup d'épaule taquin. Mais je compte pas rester après leur spectacle. Alors j'aurai encore du temps libre avant le couvre-feu. Tu voudras qu'on se capte ?

– Je sais pas trop. Je vois ce que je fais ce soir et je te tiens au courant.

– Ça veut dire non ? je demande avec une grimace.

– J'ai pas dit ça.

– Pas besoin...

Il se gare à quelques portes de chez moi et je le laisse m'embrasser.

– Salut, Black.

– À plus, ma belle !

Je lève les yeux au ciel et descends de la voiture. Une fois chez moi, je vais dans la cuisine pour me préparer un en-cas.

– Qu'est-ce que tu fais ? me demande Papi sans quitter du regard l'évier où il fait la vaisselle.

Je ne sais pas pourquoi mon grand-père n'utilise pas le lave-vaisselle. Moi, je refuse de laver à la main, car mes ongles sont trop précieux pour être abîmés par du Palmolive.

– Je vais juste grignoter un truc avant de me préparer pour le match.

Je soupire. Voir Black me met de merveilleuse humeur, sauf quand il joue à Hansel et Gretel et ne me laisse que des miettes de lui.

– Pourquoi tu fais cette tête ?

– Papi, tu m'as même pas regardée.

– Pas la peine. C'est à cause de ce crétin qui vient de te déposer en voiture, je suppose.

– Papi, je...

– Si tu me mens, me coupe-t-il, le seul jeu que tu verras ce soir, c'est *La Roue de la fortune*. Avec un gentil garçon, tu n'aurais pas besoin de me mentir.

Non, si tu lui laissais une chance, je n'aurais pas besoin de te mentir. Je ne le dis pas tout haut, car il me giflerait.

– Je peux y aller ?

– Vas-y, petite mytho, vas-y.

Je me fiche de ce que pense Papi, tant qu'il ne m'interdit pas d'aller au match. Je vais essayer de revoir Black plus tard, pour que la soirée se termine mieux qu'elle n'a commencé.

CHAPITRE 2. CAMPBELL

// LYCÉE MCPHERSON
TERRAIN DE FOOTBALL

Le fourgon de mon père entre dans un vrombissement sur le parking du lycée en même temps que le bus qui transporte l'équipe adverse. Nous nous glissons dans un emplacement tout au bout d'une allée, tandis qu'une longue file de footballeurs costauds en survêtement descend du bus d'un pas lourd.

– C'est bien que tu fasses ça, Campbell, me dit Papa.

Vraiment ? Je reste assise sur mon siège, ceinture de sécurité attachée. Pourquoi est-ce si important pour lui que je gère la buvette pour un match de ce lycée ? Je ne serai là qu'un an – pour mon année de terminale. Où croit-il que cette soirée va me mener ?

Pendant que les joueurs se dirigent vers les vestiaires, un autre bus arrive et nous nous retrouvons cernés. Cette fois, c'est un groupe de pom-pom girls qui descend, puis des supporters. Les Panthères et leur entourage remplissent le parking. Si j'ai bien compris ce que notre proviseur a annoncé ce matin dans les haut-parleurs, l'équipe de Jonesville est la plus grande rivale de McPherson, classée juste derrière

dans le championnat. Ce match est donc important, rien d'étonnant à ce qu'il y ait autant de monde.

Tous les gens qui nous entourent semblent être des fans de Jonesville. On aurait pu penser que les supporters de McPherson seraient plus nombreux à encourager leur équipe à domicile pour le match le plus déterminant de la saison. Cela dit, le proviseur a prévenu que la sécurité serait renforcée et nous a demandé de bien nous tenir ce soir, alors j'imagine que la rivalité est forte. Ce n'est peut-être pas plus mal que les supporters de Jonesville s'installent du côté du stade réservé aux visiteurs avant l'arrivée des spectateurs locaux.

Je cherche autour de moi des visages familiers, mais c'est ridicule car je ne connais personne ici.

La foule devant nous s'écarte, permettant à une grande femme aux longues tresses qui lui tombent jusqu'à la taille de se frayer un passage. Elle lutte pour pousser un caddie d'une main et tirer un vieux chariot rouge de l'autre, les deux remplis de cartons.

– C'est M^{me} Marino, j'explique à mon père.

C'est l'entraîneuse de l'équipe de danse et ma prof d'anglais; c'est elle qui m'a proposé de gérer la buvette ce soir. Je détache ma ceinture de sécurité et descends de la voiture pour aller l'aider. À ma grande surprise, mon père me suit.

– Campbell! s'exclame M^{me} Marino. Je suis ravie que tu aies décidé de venir.

Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté. Elle a expliqué que, cette année, les recettes de la buvette serviraient à financer les travaux de modernisation des autres installations sportives pour qu'elles soient aussi belles que le tout nouveau stade. À une seule condition : ce sont les équipes qui doivent tenir la buvette. Bien sûr, les athlètes étant trop occupés

pendant les matchs, il fallait des volontaires. Quand M^{me} Marino a posé la question, je n'ai pas levé la main, croyez-moi. Personne d'autre non plus, d'ailleurs, même si elle nous a presque suppliés chaque jour de cette semaine. Toute la classe l'a évitée, et les silences gênants qui suivaient ses requêtes de plus en plus désespérées m'ont mise mal à l'aise. Voilà sans doute pourquoi, lorsqu'elle m'a demandé ce matin, au moment où la cloche sonnait, si j'avais déjà géré une buvette, le mot « oui » m'a échappé avant que je puisse trouver un prétexte.

Mon père prend le caddie tandis que je soulève quelques cartons du chariot, puis nous la suivons vers l'entrée principale. Elle nous fait passer devant deux danseuses occupées à suspendre en haut de la clôture une bannière pailletée sur laquelle on peut lire : « soutenez les travaux de rénovation ».

– Beau boulot, les filles ! leur crie-t-elle. Terminez et je vous retrouve au vestiaire dans dix minutes pour l'échauffement.

Cette impression de déjà-vu – une entraîneuse qui donne des ordres – me fait tressaillir.

À l'époque où je faisais moi-même partie d'une équipe, de telles paroles résonnaient à mes oreilles pendant mes soirées et mes week-ends. Je détourne donc rapidement le regard des filles et de leurs survêtements ornés de la mascotte de leur équipe, pour me précipiter derrière mon père et M^{me} Marino.

À mon grand soulagement, l'immense stade en béton se dressant au-dessus de nous projette une ombre sur la buvette. Même sans être en plein soleil, cette baraque en bois aura déjà tout d'un sauna dans deux heures, quand la nuit tombera. L'ombre est bien le seul élément digne d'enthousiasme ; à part ça, la buvette est dans un état pitoyable : une boîte branlante faite de contreplaqué et de planches, avec une

grande fenêtre couverte par un volet métallique roulant et, dessous, un rebord en bois, sans doute censé faire office de comptoir. M^{me} Marino compose le code d'un cadenas accroché à un morillon en haut de la porte, le fait glisser, puis ouvre le battant d'un coup sec, la poignée tremblant dans ses mains. Une fois ma prof, mon père, le caddie et moi entrés à l'intérieur, la buvette est pleine. Or, un tiers des cartons et le chariot se trouvent encore dehors.

Comment va-t-on faire ?

Je ne pose cependant pas la question et me contente de transporter le chargement.

Mon père reste le temps de nous aider à entasser toutes les provisions dans la buvette.

– Bon, à tout à l'heure après le match, Campbell ! lance-t-il après avoir casé le dernier carton dans un placard. Je t'attendrai juste devant l'entrée.

– Tu sais, intervient M^{me} Marino, l'équipe de danse fait toujours la fête chez *Sowlaki* après les matchs à domicile. Je crois que tu auras mérité le statut de membre honoraire pour avoir géré la buvette ce soir. Tu devrais venir avec nous.

– Je ne connais aucune des filles, je fais remarquer, stupéfaite.

– Alors ce sera l'occasion parfaite de faire leur connaissance, réplique-t-elle avec un petit sourire.

– *Sowlaki* ? demande mon père, les sourcils froncés devant cette invitation. Le restaurant grec sur Woodland Avenue ?

– Oui, répond M^{me} Marino. Les pizzas y sont délicieuses, le Coca frais, et le tout pas cher ! Je serai là aussi, avec deux mères. Il y aura largement assez d'adultes pour les surveiller, si c'est ce qui vous inquiète.

– Campbell, je comptais partir au cabanon tout de suite après le match. Ça ne m’enchantait pas de faire le trajet aussi tard.

Mon père pose une main sur mon épaule, comme si j’étais déçue de ne pas pouvoir rester et que j’avais besoin de réconfort.

– Vous partez en week-end ? se rembrunit M^{me} Marino.

– Pas moi. Mais il me ramène à la maison au passage, j’explique, un étrange mélange de regret et de soulagement bouillonnant dans mon estomac. Alors une prochaine fois, peut-être...

– Oh, s’exclame-t-elle, de nouveau rayonnante, ce n’est pas un problème ! Je pourrai te raccompagner chez toi après le dîner.

Quoi ? Ah non, non, non ! Comme si être la nouvelle n’était pas assez humiliant, maintenant ma prof est aussi mon chauffeur ?

– Pourquoi pas ? répond Papa d’une voix lente. En me mettant en route tout de suite, j’arriverai au cabanon avant qu’il ne fasse trop noir.

Je proteste, en vain. Après avoir organisé mon vendredi soir avec ma prof, mon père part gaiement pour sa cabane de pêche. Quant à moi, avant même de comprendre comment tout cela est arrivé, j’accompagne M^{me} Marino pour récupérer d’autres provisions. Nous nous dirigeons vers sa salle de classe, installée dans une structure en préfabriqué posée sur des parpaings entre le bâtiment principal et le terrain de foot. Ces préfabriqués devaient sûrement être temporaires, destinés à accueillir les classes supplémentaires jusqu’à la construction d’un nouveau bâtiment, mais, pour autant que je puisse en juger, on dirait qu’ils sont là depuis

trente ans. M^{me} Marino, qui souhaite dépasser la recette de toutes les autres équipes ayant déjà géré des buvettes, m'explique les règles. Contrairement à tout ce qui m'entoure, celles-ci n'ont rien de nouveau – « prends ce travail au sérieux, ne te trompe pas en rendant la monnaie, bla-bla-bla... » Ses paroles glissent sur moi tandis que j'essuie la sueur sur mon front en me demandant ce qui se passe chez moi, à Haverford. Que je devrais d'ailleurs arrêter de considérer comme mon chez-moi, puisque je n'y vivrai sans doute plus jamais.

– Cette collecte de fonds servira aussi en partie à financer la rénovation de la buvette, poursuit M^{me} Marino. Cette baraque est vraiment une honte à côté du nouveau stade. Tous les types de dons sont les bienvenus, des matériaux de construction par exemple.

Ah, voilà donc l'arrière-pensée derrière tout ça, qui n'a aucun rapport avec ma cote de popularité ! M^{me} Marino sait que mon père possède la quincaillerie Carlson sur la Septième Avenue, dans le quartier commerçant. Si elle espère y récupérer quoi que ce soit, c'est qu'elle n'a jamais mis les pieds dans la boutique. Je lui réponds par un sourire inexpressif, comme si je n'avais pas saisi l'allusion. Elle ne semble pas le prendre mal, car elle hausse les épaules avant de me remettre une petite boîte métallique à cadenas, déjà remplie de billets de un dollar et de pièces de vingt-cinq cents, ainsi que la clé du local.

– Tiens. Puisque tes collègues ne sont pas encore là, emporte ça à la buvette. C'est toi la responsable. Je te les enverrai dès qu'ils arriveront. Retrouve-moi ici après le match pour aller chez *Souvlaki* ! Mais ne reste pas dehors avec la caisse, attends-moi plutôt à l'intérieur.

Une heure et demie plus tard, je transpire toujours dans la buvette. On n'a pas encore atteint la mi-temps de ce qui doit être le match le plus long de l'histoire du football, avec tellement de pénalités et d'arrêts de jeu que j'en ai perdu le compte.

Il y a quelques minutes, M^{me} Marino est passée nous voir et a piqué une crise après avoir jeté un rapide coup d'œil à l'intérieur.

« Hé! s'est-elle écriée d'une voix aussi cassante qu'une brindille sèche. Vous avez fait une bataille de nourriture ici, ou quoi? Nettoyez-moi ça! Tout de suite! Quand je repasserai pendant la seconde mi-temps, ça a intérêt à être nickel chrome! »

– Je vais chercher les produits d'entretien, lance Keisha qui se dirige vers la porte de la buvette, son sac sur l'épaule. Toi, la nouvelle, reste là et commence à ranger.

– Mon nom, c'est Campbell, je te rappelle.

J'ai beau le lui avoir déjà dit tout à l'heure, elle ne s'en souvient pas. Ou peut-être ne veut-elle pas s'en souvenir.

– OK, la nouvelle!

Ce sont les derniers mots que Keisha m'adressera de toute la soirée.

Il ne reste donc plus que moi et Caleb, qui n'est d'aucune aide. Assis sur le comptoir, il ne lève les yeux de son portable que pour bavarder avec un défilé d'amis, qui, pour une raison inconnue, se présentent tous à la porte du local, sur le côté, au lieu du guichet à l'avant.

– Salut, mec! s'exclame-t-il avant de quitter à son tour la buvette lorsqu'un autre de ses copains passe la tête par la porte.

Me voilà donc, moi, « la nouvelle », seule pour nettoyer une pagaille monstrueuse.

Les gens qui m'abandonnent, c'est la mode ces derniers temps.

Soudain, des applaudissements retentissent au-dessus de ma tête, puis l'orchestre entame un air qui ne ressemble en rien à ce que jouait la fanfare de mon ancien lycée. Pas de marches militaires à McPherson : tous les morceaux interprétés ce soir pourraient passer à la radio. C'est tellement impressionnant que j'aimerais bien rejoindre les spectateurs dans les gradins pour assister au spectacle, mais je ne suis pas censée quitter mon poste.

Mon regard passe du tas de serviettes éparpillées par terre à l'énorme distributeur de sodas, qui fonctionne de façon erratique depuis le début de la soirée car son mécanisme d'un autre âge a tendance à se bloquer.

– Mais qu'est-ce que je fais là ? je marmonne.

De nombreuses réponses me viennent à l'esprit, seulement aucune ne me satisfait. Certes, je gérais la buvette dans mon ancien lycée, à Haverford, avant que ma mère ne parte travailler au Venezuela et ne me confie à mon père pour mon année de terminale. Et effectivement, l'idée d'occuper ce poste puis de sortir avec d'autres lycéens constitue pour moi la première expérience un peu familière depuis mon arrivée ici. L'espace d'un instant nostalgique, je m'imagine un vendredi soir dans un stand sur la pelouse bien éclairée et soigneusement entretenue d'un terrain de foot. Mais ce sont là les seules similitudes avec mon passé. Pour le reste, McPherson est si différent de mon ancien lycée qu'il pourrait tout aussi bien se trouver sur une autre planète. Si j'étais chez moi à Haverford, où il fait déjà frais en octobre, je porterais ma veste du club d'athlétisme et je ne craindrais pas de m'éclipser pour assister au match. Je compterais la

recette dans une vraie caisse enregistreuse et non une boîte métallique à cadenas, avec des gens qui seraient vraiment mes amis. Depuis l'année de seconde, presque la moitié de mon équipe, dont mes meilleures copines, Lindsey et Megan, se rendait directement de l'entraînement aux matchs de foot. Je posterais aussi sur Instagram des photos de merveilles architecturales reproduites en barres chocolatées, notre occupation favorite quand le match devenait ennuyeux.

Après avoir refermé le caisson de la machine à sodas, j'envisage un instant de construire le pont du Golden Gate en Snickers pour le poster sur mon compte, seulement je n'ai personne pour m'aider. L'ami de Caleb est reparti, mais ce dernier, enfin de retour, est remonté sur son perchoir, les yeux rivés sur son portable. De toute façon, je ne voudrais pas qu'à Haverford, ils voient la buvette en arrière-plan. Des emballages en cellophane traînent partout sur le comptoir, telles d'immenses toiles d'araignées brillantes. Le sol est jonché d'ordures, dont toute une pile de gobelets de pop-corn renversés par Caleb, à moitié écrasés et noircis sous nos pieds. Une immonde œuvre d'art abstrait rouge et jaune, réalisée en ketchup et mayonnaise, couvre également le comptoir. Berk!

– Hé, Caleb, tu crois que tu pourrais...

Je suis interrompue par trois coups frappés sur le côté de la cahute.

– Attends une seconde ! me répond-il, puis il saute du comptoir pour ouvrir la porte à un type et lui tape dans la main.

Je me retiens de lever les yeux au ciel, puis, à contrecœur, commence à ranger. Je n'ai décidément aucune envie de

passer ma soirée ici, mais je ne peux pas m'en aller comme ça. En plus, mon père est déjà parti pour le week-end, alors personne ne m'attend.

Son iPhone à la main, Caleb revient se percher en fixant l'écran qu'il fait défiler, totalement captivé. J'aimerais bien lui lancer une remarque sarcastique pour qu'il se réveille et vienne m'aider, mais comme d'habitude, je n'ai aucune inspiration. Les bonnes répliques me viennent toujours à l'esprit avec un train de retard. Et puis me moquer de lui est un peu risqué, car je ne sais pas comment les gens d'ici réagiraient et je ne voudrais pas m'attirer d'ennuis.

Dans un soupir, j'entreprends de ramasser les serviettes sales pour les jeter dans un sac poubelle, tout en gardant un œil sur les quelques élèves qui traînent dans les parages. Je n'en reconnais aucun.

Ah si : Lena James. On a un cours ensemble, donc je la connais, en quelque sorte, bien qu'elle ne m'ait jamais adressé la parole. Elle traîne toujours avec cette autre fille dont j'ignore le nom. Toutes les deux s'approchent de la buvette en riant, se donnent un coup d'épaule, puis Lena tape gentiment son amie avec son sac à main Louis Vuitton. En regardant bien, je m'aperçois que le cuir est un peu usé, et le dessous tout éraflé. Mais ce n'est pas un faux, j'en suis certaine. Mince alors, comment a-t-elle pu se procurer un vrai Vuitton ?

Lena a le front perlé de sueur et son maquillage a commencé à couler, chose surprenante pour une fille qui a plutôt tendance à se pavaner dans les couloirs du lycée comme si elle sortait tout droit d'un clip. À la vue de ses longs cheveux ondulés qui flottent sur ses épaules, je me demande comment elle les supporte avec cette chaleur. Elle doit compenser avec

son short, tellement court qu'il constitue forcément une infraction au code vestimentaire.

Lorsque je surprends son amie à me dévisager, je me rends compte que je les fixe comme une voyeuse. Oups! Je m'empresse de me baisser derrière le comptoir pour échapper à leur regard.